

# **Le sens du travail dans la recherche sociologique actuelle et l'esprit de l'Opus Dei**

Pierpaolo Donati  
Professeur de Sociologie  
Université de Bologne

1. La problématique actuelle du travail.
2. Le travail dans la transition de la société industrielle moderne à la société post-industrielle et post-moderne.
3. L'esprit de l'Opus Dei par rapport au travail.
4. Vers une nouvelle éthique du travail.

## **1. La problématique actuelle du travail**

**1.1** Quelle est la signification du travail humain dans la civilisation à laquelle nous appartenons?

La recherche sociologique a depuis longtemps montré une profonde contradiction. Notre civilisation a une attitude fondamentalement ambivalente, souvent contradictoire et schizophrène, vis-à-vis du travail, car d'une part, elle l'exalte et d'autre part elle le dégrade. Elle l'exalte quand elle voit en lui la capacité de l'homme à se réaliser soi-même, la capacité de satisfaire ses besoins de survie, de se débarrasser de certaines conditions naturelles, en bref de construire – en tant qu'*homo faber* - sa vie et la société elle-même. Elle le dégrade quand elle le considère comme une activité purement instrumentale, axée sur la pure consommation, et elle se propose donc de l'éliminer par la propagation constante et progressive du soi-disant "temps libre".

Tout le processus historique de l'Occident a en soi les germes de cette antithèse, qui date de ses débuts (dans la civilisation grecque classique) et qui n'a pas trouvé une composition au cours des siècles, mais plutôt une certaine exaspération. Parler du travail veut dire aller au cœur de la société moderne, à son impulsion la plus profonde, à ses contradictions culturelles et religieuses les plus intimes. Parler du travail signifie refaire l'histoire de la culture occidentale, de son origine et son développement. On ne doit pas être surpris si, en retournant aux racines du problème, on découvre qu'on est en train de reparcourir aussi l'histoire du christianisme, vu que les grands tournants de la pensée chrétienne ont été marqués, et continuent jusqu'à présent à être fortement marqués, par la conception du travail comme point d'articulation entre la nature, la culture humaine et surnaturelle.

**1.2** Une thèse récurrente parmi les chercheurs est que l'antithèse qui (entre les conceptions positives et négatives du travail) remonte à la pensée chrétienne et son prétendu "dualisme interne" vers le monde. En particulier, on soutient que la conception spécifiquement moderne du travail représente un renversement de la pensée catholique. On affirme que le catholicisme voit dans le travail une valeur négative, et même une malédiction, alors que la société moderne (à partir de la Réforme protestante) le considère comme une valeur positive de libération de l'homme. Et on en tire la conclusion que le concept de travail même d'une société capable de progrès doit nécessairement être à l'opposé du concept catholique.

Cette thèse contient une petite partie de vérité historique, mais dans son ensemble, elle est incorrecte et trompeuse.

Elle est vraie si on veut affirmer que, historiquement, une partie de la pensée chrétienne, depuis les premiers siècles après Jésus-Christ jusqu'au Moyen Age, a longtemps mis l'accent sur les aspects négatifs du travail, le considérant comme fatigue, servitude, instrument purement nécessaire du point de vue matériel . Cependant on oublie que la pensée catholique a donné la meilleure valorisation du travail comme activité de réalisation de l'homme (de ce qui est humain), tandis que la dévaluation du travail (comme pure fatigue et pur moyen) est due à une subordination culturelle vis-à-vis de la conception servile du travail, propre de la pensée grecque, qui a été précisément à l'origine de l'éthique protestante d'où est parti le processus de modernisation occidental<sup>1</sup>.

En fait, la pensée catholique – considérée dans son ensemble, et pendant tout le développement historique - exprime une conception positive du travail et porte avec soi le germe d'une façon de vivre le travail qui n'a rien à voir avec de nombreuses concrétisations historiques réalisées jusqu'aujourd'hui.

**1.3** Sur le plan sociologique, on peut en effet démontrer que la conception même (pas catholique) du travail exprimée par la modernité s'est aliénée car elle a exaspéré toutes les ambiguïtés inhérentes à l'activité humaine et a introduit les déséquilibres qui ont conduit à ces organisations capitalistes et communistes où l'homme a été asservi au travail, au lieu d'en être le sujet libre et responsable.

D'un autre côté, précisément la recherche sociologique actuelle montre que la société post-moderne naissante est activement à la recherche, après l'organisation industrielle (de Ford), d'une nouvelle façon de vivre et de pratiquer le travail pratique qui s'accorde avec l'inspiration de la pensée catholique, où il exprime une conception du travail qui n'est pas aliénante, comme on la retrouve dans la doctrine sociale de l'Église proclamée dans le Concile Vatican II, et particulièrement développée ces dernières années par le pape Jean-Paul II<sup>2</sup> . À cette «redécouverte» du travail non aliéné, a contribué de manière déterminante l'esprit de l'Opus Dei, sur lequel il est opportun de se focaliser, aussi parce que certains peuvent parfois le confondre avec une espèce de nouvelle éthique protestante du travail, ce qui n'est pas le cas.

Dans cette brève contribution, nous proposons, en fait, de montrer qu'il existe de réelles possibilités de créer une nouvelle éthique du travail qui ne soit ni «servile» (comme dans l'antiquité et au moyen âge, où domine une anthropologie «seigneuriale»), ni aliénée (comme dans le monde moderne, où domine la même anthropologie, même si elle est bouleversée et sécularisée), mais vraiment humaine et chrétienne.

## **2. Le travail dans la transition de la société industrielle moderne à la société post-industrielle et post-moderne**

**2.1.** La recherche sociologique qui a longtemps étudié le travail dans la société industrielle a cherché surtout à mettre en évidence si et comment le travail soit un facteur d'émancipation ou, au contraire, facteur d'aliénation de la personne humaine et par conséquent de la société. La question fondamentale a été, et est encore, si notre société a tendance à augmenter ou diminuer la créativité humaine dans le travail (et pourquoi et comment cela se passe et avec quelles conséquences).

---

<sup>1</sup> Voir M. Weber: *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo*, Sansón, Firenze, 1967.

<sup>2</sup> Voir, Lettre encyclique *Laborem exercens* (14 - X-1981).

Cette question a suscité de nombreuses discussions. Deux ont été les arguments qui ont dominé le champ jusqu'à récemment.

D'une part, certains ont insisté sur l'aliénation croissante dans le travail, en citant comme preuve le détachement du travailleur des fins de son activité et de ses produits. Encore aujourd'hui, ceux qui soutiennent cette thèse, nous invite à regarder les tensions qui existent dans les entreprises, le marché du travail, l'absentéisme au travail, le mécontentement général dans l'emploi et dans l'application des responsabilités du travailleur dans ses devoirs professionnels. D'autre part, il y a ceux qui, en embrassant une perspective d'optimisme futuriste, ont vu la société hautement technique (on l'appelle *Technotronic*, de l'information, télématique ou autre chose encore) et en grande partie automatisée, des possibilités invraisemblables et inimaginables de créativité pour l'enfant qui va naître "super homme", libéré de toutes les inquiétudes matérielles et physiques, et donc « spiritualisé » dans son rapport purement inventif et virtuel avec le travail, ici conçu uniquement comme une activité indéterminée et simple source de gratifications.

Ces deux perspectives ont polarisé les opinions et une bonne partie des recherches empiriques sur les tendances futures du travail jusqu'à il y a quelques années. Aujourd'hui, nous sommes en mesure de prendre des distances des deux.

La critique qu'on peut faire est que dans les deux cas prévaut une sorte de déterminisme à cause duquel le facteur technologique dominerait et conditionnerait de façon décisive la situation humaine dans le travail : en sens oppressif pour les uns, en sens libérateur pour les autres. Dans tous les cas, la thèse selon laquelle une croissance illimitée des bases matérielles de la production (modèle de Ford) ou de l'information (modèle de la société communicative) serait le facteur émancipateur ultime du travail, le talisman du bonheur humain, n'est plus crédible. Les visions du travail exprimées par et dans la modernité, y compris la sociologie moderne (au sens strict), résultent aujourd'hui assez partielles, et dans tous les cas, ne répondent pas au problème de la signification vitale que le travail a pour l'homme moderne. À leur base, il y a une anthropologie insuffisante. La première position suppose, quoique de manière implicite, que le travail soit quelque chose d'intrinsèquement négatif pour l'homme. Indirectement, elle se réfère à la conception seigneuriale / servile. La deuxième position pense au travail comme simple distributeur d'énergie, avec des fins indéterminées. C'est la racine du siècle des lumières et matérialiste commune à ces deux organisations qui doit être critiquée dans son fondement.

Depuis quelques années, la sociologie semble encline à laisser derrière elle cette façon d'observer et d'évaluer le travail. Les nouveaux courants cherchent à comprendre que la créativité dans le travail, le fait que l'homme soit sujet au lieu d'être objet du travail, consiste essentiellement en un rapport social motivé et culturellement orienté, et non pas une activité - individualiste ou collective - faite plus libre et inconditionnelle par la disponibilité des instruments techniques toujours plus perfectionnés.

Comme tout rapport doté de sens, même la créativité du travail est une réalité multidimensionnelle, qui touche à la fois les niveaux biologiques, psychologiques, sociaux, économiques, culturelles et touche le monde symbolique des valeurs ultimes. Elle est toujours suspendue à un équilibre dynamique dans lequel les aspects instrumentaux et expressifs, la liberté et la nécessité, le risque et la responsabilité, l'effort et la satisfaction qui lui sont associés, doivent trouver un rapport d'intégration réciproque sans qu'aucun de ces éléments puisse être éliminé.

Cette nouvelle prise de conscience semble caractériser, selon la plus récente sociologie du travail, la sortie du modèle de l'industrialisation qui a marqué, avec diverses phases, le

processus de modernisation de la société industrielle des premières révolutions économiques du XVIIIe siècle à nos jours.

**2.2.** Actuellement, la recherche sociologique est entrain d'évaluer les nouveaux besoins et de nouveaux styles de travail qui ont quelque chose de fortement discontinu avec le modèle capitaliste - fordiste. La critique à l'égard de ce dernier n'est pas seulement à propos de l'organisation (pour l'excès de division- spécialisation du travail), mais elle part de la reconnaissance que la conception industrielle "mécanique" (de Taylor, de Ford) du travail, et l'environnement opératif qu'elle a généré, a rendu de plus en plus difficile l'expression des meilleures vertus humaines. Un travail qui devient de plus en plus technique, fragmenté, artificiel, bureaucratisé, devient ainsi de plus en plus stressant et à la fin, il produit une déshumanisation croissante. L'alarme lancée dans les années 80 sur la qualité du travail est entrain de se traduire en de nouvelles analyses et propositions de ré-humanisation du travail, qui sont attentives aux caractéristiques d'une plus grande liberté et responsabilité, de plus d'autonomie, et surtout de contenu de sens pas simplement instrumental.

L'emphase croissante de la recherche sociale consiste à faire remarquer que le travailleur en général (également dans le rôle d'étudiant ou de femme au foyer, ou dans certaines conditions dites «marginales» par rapport aux processus de rationalisation et de restructuration de la production et de services) ne vit pas une relation immédiate et libre avec le travail, mais se trouve dans des situations perçues comme coercitives, il y participe comme un étranger, et de toute façon il les vit comme situations privées d'espace pour exprimer sa propre richesse intérieure.

D'où les tentatives de réorganiser le travail selon les modèles de participation à l'auto-gestion, de partage entre les producteurs et les consommateurs (*multi-stakers et prosumers*), de rotation des tâches (*job rotation*), d'enrichissement des tâches et des fonctions (*job enlargement*) des projets de qualité (*total quality*), et ainsi de suite. Certes, bon nombre de ces tentatives sont encore de nature plus matérielles que culturelles, plus organisationnelles et managériales que relationnelles. Mais il ne fait aucun doute que, dans les recherches plus avancées, c'est le facteur relationnel qui se dégage avec plus de force, tel l'élément déterminant sur lequel s'attarder pour reconsidérer la signification du travail. Il ne fait aucun doute, en effet, que les relations sociales du travail (au contraire le travail comme relation sociale) affectent profondément l'exercice – doté de sens - des potentialités humaines, en particulier, car ils peuvent favoriser que l'employé donne le meilleur de soi en lui confiant des tâches et des responsabilités ayant de l'inventivité et l'esprit d'entreprise (des projets, de la recherche, de prise de décision et d'expérimentation) ou peuvent inhiber cette richesse humaine en le reléguant dans des rôles de caractère purement exécutif, dans lequel la donnée répétitive, privée de tout envie d'amélioration de soi et des autres, banalise et paralyse la personnalité du travailleur, le mettant ainsi à l'écart d'une participation humaine pleine, c'est-à-dire dans toutes les dimensions proprement humaines.

Réévaluer le travail humain est, par conséquent, du point de vue sociologique, une question de division du travail, mais la division du travail ne doit pas seulement tenir compte des besoins économiques (productivité, efficacité, concurrence, etc.), mais aussi une nouvelle façon de se mettre en rapport avec les autres et avec la consommation, c'est-à-dire ensuite à un nouveau style de vie. Revient d'actualité la distinction entre *travail pour l'usage*, en tant que création de biens et services qui répondent directement aux besoins de personnes concrètes dans un contexte déterminé, et *travail pour l'échange*, celui qui produit pour un client impersonnel et est évalué selon les paramètres de profit. Les deux sont légitimes, mais l'important est de ne pas réduire le premier au second et utiliser les deux de façon appropriée dans les relations

quotidiennes (où par exemple, le travail de service et de soin des personnes est mieux fait comme travail d'usage que travail d'échange).

**2.3** Avec la naissance du capitalisme individualiste, s'est introduit un «moteur» de développement, irrationnel dans son fondement, qui d'une certaine façon a certainement provoqué la croissance économique jamais connue dans l'histoire, mais seulement grâce à l'exploitation de l'homme par lui-même et par l'autre homme. Les systèmes communistes n'ont pas modifié cette organisation. Ils l'ont seulement collectivisée et rendue encore plus matérialiste. Plusieurs étapes ont été traversées par l'organisation à la fois capitaliste et communiste du travail. Dans tous les cas, toutes ces formes ont en commun le fait d'avoir institutionnalisé le travail comme une relation sociale inhibitrice de la créativité proprement humaine. En fait, l'organisation strictement capitaliste du travail, a fait une aliénation universelle de l'humanité au moment économique de la production /consommation abstraite et exploitée. La créativité du sujet s'est donc réfugiée dans le fait esthétique, dans les activités de l'"esprit" à la limite dans le jeu pur (dans la pure liberté "noble").

La recherche sociologique ne s'est pas fatiguée de montrer les aliénations contenues soit dans la voie purement capitaliste soit dans la voie marxiste. Ce qui manque aux deux est une conception du travail comme une relation de valorisation réciproque entre sujets réellement interdépendants (qu'ils soient co-producteurs, ou employeurs ou travailleurs dépendants) orientée positivement à une action de développement réciproque et pour ceci, basée sur un rapport d'échange pas économiste.

La société post-industrielle semble profiler des possibilités dans ce sens. Mais elle a besoin d'une «âme». Pour reconfigurer le travail comme une activité proprement humaine, notre société doit créer un environnement dans lequel le travail soit une activité dans laquelle l'exercice des meilleures vertus humaines soit demandé et non pas inhibé. Ceci est la base éthique de l'entreprise, et de l'organisation concrète.

La tangibilité d'une telle perspective réside dans le fait que la société post-industrielle, pour ne pas tomber ni dans un *planning* purement abstrait, ni dans une compétition désordonnée et agressive, doit non seulement diffuser et décentraliser les responsabilités aussi largement que possible, mais elle doit également déterminer une utilisation systématique du nouveau et de l'absolument imprévisible, une promotion systématique de ce qui est coordonnable et planifiable a priori, et qui par conséquent ne peut être une activité de pur risque et de hasard privé de règles et d'équité dans les relations d'échange.

Certainement le rapport particulier et unique de l'homme avec ses oeuvres fait en sorte que la créativité doit être – par voie directe et primaire - essentiellement personnelle. Les recherches des sciences sociales ont montré que l'homme s'exprime de façon créative quand il peut agir avec la liberté personnelle, avec esprit d'initiative intérieurement motivé, se mesurant avec un modèle de perfection, et peut faire naître un produit unique qui lui est propre. Cependant, face à la complexité croissante du système économique et productif, est émergée une plus grande dimension sociale et collective du travail qui exige de redéfinir le caractère personnalisé de l'activité effectuée. C'est la notion de « vocation professionnelle », qui ne nécessite pas forcément une activité économique en soi, mais peut être exercée dans un contexte de travail coordonné et même dépendant, à condition de ne plus avoir ce caractère plus individualiste qui s'est ensuite traduit dans l'éthique acquisitive instrumentale dell'*achievement* (succès).

La vocation professionnelle doit être aujourd'hui conçue non plus comme un instrument de succès ou de recherche banale d'un niveau de vie opulent, mais comme réalisation de soi dans la pleine intégration humaine, qui est l'union de deux ou plusieurs altérités, provenant

chacune de l'altérité même, pour que chaque altérité satisfassent les besoins des autres<sup>3</sup>. Avec cela, la vocation professionnelle a le moyen de devenir la libre entreprise diffusée à travers les formes intermédiaires de petits groupes de travail qui regagnent la créativité du travail éloigné à la fois de *l'ethos* individualiste bourgeois soit des modalités collectives des régimes communistes ou de grandes structures anonymes. C'est dans ce sens que le travail, exercé dans les structures publiques ou privées, selon les formes d'organisation et les objectifs les plus divers, peut devenir une perspective de croissance, «organique», c'est-à-dire qui est vitale, pour le sujet du travail, la personne humaine. Parce que l'homme, dans le travail, fait partie d'un ensemble organique qui doit le conduire en même temps au-dessus de lui-même, vers le bien commun, et dans son for intérieur, c'est-à-dire dans sa richesse intérieure.

### **3. L'esprit de l'Opus Dei par rapport au travail**

3.1. C'est singulier de constater comment la recherche d'une nouvelle signification du travail dans le monde contemporain et dans la recherche sociologique soit en accord avec le sens du travail qui est au cœur de la spiritualité de l'Opus Dei.

La doctrine exprimée par le fondateur de l'Opus Dei, le Bienheureux Josémaría Escrivá a ouvert un horizon qui s'est étendu et clarifié jusqu'à porter dans la pensée chrétienne contemporaine une voix significativement en accord avec la recherche de cette nouvelle signification du travail et d'organisation dont nous avons parlé plus haut.

Dès le début, Josémaría Escrivá a enseigné que l'esprit de l'Opus Dei est venu pour souligner un aspect du message chrétien oublié au cours des siècles : à savoir que tout travail humainement digne et honnête peut se convertir en un travail divin, c'est-à-dire un lieu où on peut aimer et servir Dieu, donc se sanctifier<sup>4</sup> "Le Seigneur, en 1928, suscita l'Opus Dei pour que les chrétiens se rappellent que Dieu a créé l'homme pour qu'il travaille (cf. Gn II, 15)"<sup>5</sup>. Le Bienheureux Josémaría Escrivá souligne que l'homme a été fait pour le travail avant la chute (péché originel), et que donc le travail est en soi positif pour l'homme, et que, comme tel *-naturaliter-* il est matière sanctifiable. On peut citer l'exemple du Christ qui pendant 30 ans resta à Nazareth pour travailler comme charpentier. Avec ceci, est tout de suite surmontée l'ambivalence qui a traversé la pensée occidentale quand elle a mis en doute le caractère positif des activités séculières, en tant que dangers potentiels pour le salut chrétien ou de toute façon en tant que situations lointaines d'une possible sanctification. Pour trouver quelque chose qui se ressemble dans la tradition catholique, plutôt qu'à Saint Benoît, dont la devise (*ora et labora*) prière et de travail sont configurés comme des activités distinctes et séparées, il faut penser à S. Bernardin de Sienne quand il soulignait l'importance du travail comme *vita activa civilis*, c'est à dire comme un lieu d'exercice des vertus naturelles et surnaturelles orientées à la création d'une richesse saine, légitime, féconde, et certainement pas en contraste avec le désir de perfection et les possibilités de sanctification du chrétien.

En ce sens, la notion de travail chez Josémaría Escrivá reprend la signification humaniste de la société civile qui, émergée à la fin du Moyen Age, a été ensuite historiquement marginalisée par la conception calviniste (écossais) de la société commerciale (voir A. Ferguson, A. Smith et d'autres auteurs).

Se référant à la vision originale (« une seule source », comme dirait Jean-Paul II), du travail dans la révélation biblique, le Bienheureux Josémaría Escrivá nous rappelle que la nécessité de travailler n'est pas le résultat du péché, mais une partie intégrante du projet de Dieu sur l'homme et sur le monde: «L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler" (Job

<sup>3</sup> Voir F. Balbo/ *Opere 1945-64*, Boringhieri, Torino 1966, p. 825.

<sup>4</sup> Cf *Colloqui con Monsignor Escrivá*, Edizioni Ares, Milano 1987, n. 55.

<sup>5</sup> Ibidem

V, 7). Avec la seule différence que, si, avant le péché originel, le travail avait certaines caractéristiques (c'est la "cultivation du jardin"), après la chute il a pris d'autres connotations, d'autres qualités, y compris la fatigue et la nécessité, mais toutefois il demeure une tâche proprement humaine, et non pas servile comme dans la conception grecque, selon laquelle le travail n'est ni nécessaire ni proprement humain, car ceux qui peuvent se permettre de ne pas travailler (le propriétaire, le «seigneur») exprime le meilleur d'eux-mêmes justement en ne pas travaillant, mais en exerçant seulement leurs facultés supérieures. Dans l'esprit de l'Opus Dei tout homme doit travailler s'il veut suivre sa propre nature et se perfectionner, tant au sens humain qu'au sens surnaturel. Avec ceci, sont dépassés toutes les ambivalences et les doutes sur les activités séculières qui ont longtemps affligées la théologie, y compris la théologie catholique.

Ce travail est homogène à l'homme. Bien sûr, à certaines conditions. Il l'est soit dans le sens structurel (comme conformation de sa nature), soit en sens intentionnel (comme condition d'explication de sa subjectivité). C'est la connotation intrinsèque de la nature humaine de se développer elle-même, les relations avec les autres et avec le monde par le travail. Selon la pensée de Josémaria Escriva, c'est le moyen de participation à l'oeuvre de la création et, avec la Rédemption accomplie par le Christ, il prend une nouvelle connotation, car il devient ce qu'il ne pouvait pas être avant : un moyen pour racheter avec le Christ. Le travail est un lieu de divinisation: Dieu rencontre l'homme et l'homme peut s'ouvrir à cette rencontre en se plongeant en Lui. Avec la Rédemption, note le Bienheureux Josémaria Escriva, même le travail est guéri, et les qualités qui lui avaient été attribuées avant - à cause du péché – seul ou principalement en sens négatif : le travail se propose comme une nouvelle vie, comme un objet explicite de la volonté de Dieu qui appelle à la réalisation, de plus en plus accomplie, de l'ordre de la création et du plan salvifique de Dieu: «Le Christ en mourant sur la croix, attire à lui toute la création, et en Son nom, les chrétiens, en travaillant au milieu du monde, doivent réconcilier toutes choses avec Dieu, en plaçant le Christ au sommet de toutes les activités humaines »<sup>6</sup>.

Bien loin d'être le lieu de l'universelle aliénation des hommes en «servants», comme l'a soutenu la première théologie protestante<sup>7</sup>, le travail se configure dans l'esprit de l'Opus Dei comme un lieu de l'universelle libération des hommes en tant que fils de Dieu, aimés par un père qui les appelle à travailler dans le monde en tant que bénéficiaires de son héritage<sup>8</sup>.

Le bienheureux Josémaria Escriva souligne comme le Christ, récapitulant en lui-même toutes les choses, fait du travail la nouveauté de vie en référence à ce passage de S. Paul (Eph. IV, 23-28) dans lequel l'Apôtre appelle à renouveler l'esprit et à revêtir l'homme nouveau ("raison pour laquelle, ceux qui dérobaient ne dérobent plus, mais travaillent plutôt en utilisant leurs mains, «un passage que saint Thomas commentait ainsi: "le vol appartient à la vieillesse, le travail est la nouveauté de la vie»).

L'expression avec laquelle le bienheureux Josémaria Escriva résume le noyau de la spiritualité de l'Opus Dei est condensée dans un sémantème triadique et relationnel: *Sanctifier le travail, se sanctifier dans le travail et sanctifier les autres avec le travail*<sup>9</sup>.

*Sanctifier le travail* signifie, pour Josémaria Escriva de Balaguer, effectuer une tâche avec la plus grande perfection possible, soit comme perfection humaine (compétence professionnelle), soit comme perfection surnaturelle (par amour de la volonté divine et au

<sup>6</sup> *Colloqui ...*, op. cit., n. 59.

<sup>7</sup> Cf. V. Tranquilli : *Il concetto di lavoro da Aristotele a Calvino*, Ed; Ricciardi, Napoli 1979.

<sup>8</sup> Cf. Josemaria Escriva de Balaguer : *Amici di Dio*, nn. 57-58.

<sup>9</sup> Cf. *È Gesù che passa*, nn. 45-49.

service des hommes). En d'autres termes, c'est une divinisation des activités professionnelles en les élevant à l'ordre de la grâce. Comment? En poursuivant le *Finis Operis*, la perfection de l'œuvre en soi, et en ordonnant celle-ci selon le *finis operantis*, c'est-à-dire la motivation surnaturelle. Pour l'union du chrétien avec le Christ, le travail devient l'œuvre de Dieu, *operatio Dei*, *Opus Dei* et Dieu lui-même peut le contempler ("Dieu a examiné le travail de mes mains": Genèse XXXI, 42). De cette façon, les structures de la société peuvent être informées de l'intérieur par l'esprit du Christ<sup>10</sup>.

*Se sanctifier dans le travail* signifie, pour le bienheureux Josémaria Escriva, rencontrer le Christ dans le lieu de travail comme lieu de vie ordinaire et comme matière à sanctifier de façon immédiate et directe. "Dans tout l'immense panorama du travail, Dieu nous attend tous les jours. Sachez-le bien: il y a quelque chose de saint, de divin, caché dans les choses les plus communes, quelque chose que chacun d'entre vous doit découvrir<sup>11</sup>. Se sanctifier veut dire d'un côté, travailler d'un point de vue éthiquement droit, que se soit par rapport à l'honnêteté, à la loyauté, à la justice et aux autres vertus ; de l'autre côté, et, ensemble, découvrir ce "quelque chose de divin" qui n'est pas situé hors du monde, ou dans un horizon lointain qui va au-delà de leur propre travail, mais qui est au cœur des activités même du travail : "là où sont les hommes vos frères, là où se trouvent vos aspirations, votre travail, là où se reverse votre amour, c'est là le lieu de votre rencontre quotidienne avec le Christ"<sup>12</sup>.

Il s'agit d'une vision qui n'est pas comprise par ceux qui croient que le travail quotidien est seulement une affaire ennuyeuse et déprimante, ou qu'il est une tâche tellement difficile à exécuter en conformité avec l'honnêteté, la justice, la vertu, qu'il doit être abandonné à d'autres (au "monde" comme un lieu de perte), car qui veut rencontrer Dieu, doit le faire en dehors du monde. En même temps, il est clair qu'il s'agit d'une vision diamétralement opposée à certains courants d'origine protestante, pour lesquels le travail est essentiellement un instrument qui doit être mesuré par rapport à son succès ou à son échec, où le travail est un signe de salut s'il apporte richesse et profit, tandis qu'il est signe de perte s'il n'apporte pas richesse et progrès social. Au contraire, pour Josémaria Escriva la richesse et le succès sont tous les éléments secondaires, à ne pas mépriser (parce qu'ils sont positifs en eux-mêmes), mais certainement pas à être considérés ni comme fins en soi ni comme un signe du destin dans sa propre relation avec Dieu.

*Sanctifier les autres par le travail* signifie ouvrir le travail à sa valence interhumaine (apostolique), au fait que, s'il est bien réalisé et vécu, il peut devenir offrande agréable à Dieu qui nous permet de collaborer à l'œuvre rédemptrice du Christ, et c'est aussi un témoignage actif, exemple positif qui se traduit dans une aide concrète et efficace pour qui collabore ou voit les résultats du travail. Un témoignage qui, loin d'être simple coexistence passive, implique une relation d'amitié et de confiance par laquelle il devient possible de faciliter la rencontre des collègues de travail avec le Christ.

D'autres ont déjà noté l'influence que la conception de Josémaria Escriva a eue sur le Concile Vatican II et en particulier sur la nouvelle vision des laïcs<sup>13</sup>. Il s'agit d'une conception qui n'a commencé à se répandre et à exercer son influence positive dans notre société que récemment. Elle est encore inconnue à plusieurs personnes. Cela vaut la peine de souligner que l'esprit de l'Opus Dei sur le travail est au cœur de la vision proprement laïque au sens catholique du

---

<sup>10</sup> Cf. *Lumen gentium*, n. 31.

<sup>11</sup> *Colloqui ...*, op. cit. n. 114.

<sup>12</sup> Ibidem, n. 113.

<sup>13</sup> Cf. J.L. Illanes : *La santificazione del lavoro*, Edizioni Ares, Milano, 1981 ; AA. VV., *L'Opus Dei nella Chiesa*, Piemme, Casale Monferrato, 1993.



monde : *ce n'est pas une forme recyclée ou une forme moderne de spiritualité religieuse* (celle qui voit le chrétien caractérisé par un statut et / ou une consécration spéciale) et *ce n'est pas rendre mondain ou désacraliser l'idéal monastique* (une sorte de dernier stade d'une parabole descendant de l'idéal ascétique qui deviendrait toujours moins rigoureux). C'est au contraire l'expression d'un esprit de genre propre (sui generis), le laïque, qui demande la rigueur des premiers chrétiens et rappelle également le sens d' «être dans le monde – avec une citoyenneté en même temps intra et supraterrrestre – qu'on peut retrouver dans la *Lettre à Diognète* du second siècle après le Christ et que de complexes faits historiques et culturels qui ont durés dix-sept siècles, ont effacé.

**3.2.** Dans cette façon de penser et de vivre le travail, selon une spiritualité qui engage la volonté divine sur l'homme, nous pouvons ainsi résumer ce que nous gagnons.

Tout d'abord, la résolution de l'ambivalence (qui prend souvent la forme d'antithèse, comme je l'ai dit plus haut) entre l'exaltation et l'avalissement du travail. Tout le travail, *poiesis* (activité spontanée) et *ergon* (activité finalisée avec effort), à condition qu'il soit vu et vécu dans l'esprit de participation à un projet qui transcende les individus et indique leur bien commun (en termes théologiques, la participation à l'œuvre créatrice et salvifique de Dieu), est en soi un facteur positif pour la personne humaine. Ceci ne doit être ni surestimé ni sous-estimé, et le critère pour la juste évaluation (donc pour le type et degré d'implication et de détachement qu'il exige) est précisément dans la signification qu'il a pour l'agent humain.

Puis, *l'intime relationnalité du travail* : le travail n'est pas seulement relation avec les choses (à l'objet matériel), mais en relation au sujet qui l'effectue et relation aux autres (étant donné que le travail est toujours une activité avec les autres et/ou pour les autres, même si seulement indirectement).

Et tout cela est compris dans l'harmonie nécessaire *entre les trois plans fondamentaux de l'existence humaine*, c'est-à-dire le naturel, l'artificiel (travail au sens strict) et la signification ultime de l'existence (la fin surnaturelle). En unissant ainsi, comme dans un entrelacement, la dimension horizontale du travail (dans la fraternité et la coopération entre les hommes) et sa dimension verticale (surnaturelle). Le travail devient ainsi un travail des enfants de Dieu.

L'esprit de l'Opus Dei se place, donc, pleinement dans le sillon de la tradition théologique catholique, dont il résout certains problèmes fondamentaux, restés dans certains moments historiques dans l'ambiguïté. En tout cas, il ne peut en aucun cas être confondu avec une forme d'éthique intramondaine du travail. Le protestantisme a exprimé une ascétique du travail qui est aux antipodes de l'esprit de l'Opus Dei. Celui-ci suggère une ascèse qui ne dépend pas d'une normative abstraite et impersonnelle, (c'est-à-dire d'une éthicité externe et coercitive, comme on la retrouve par exemple chez Calvin) ni se mesure avec ses propres résultats matériels (selon cette banalisation qui a transformé l'éthique protestante en éthique de succès), mais il s'enracine dans la dignité de la personne humaine, dans sa subjectivité (comme synergie entre le cœur et la raison) et reste bien centrée sur le sens ultra mondain de l'existence. S'il peut y avoir certaines similitudes en ce qui concerne l'appel au sacrifice, au travail comme voie et moyen d'exercice des vertus, toutefois cela se produit dans un contexte et avec des fins absolument diverses de l'éthique protestante: le contexte est celui des enfants de Dieu et les fins sont la sanctification du travail, de soi-même et des autres, non pas celle de la richesse, ni comme signe de salut ni comme instrument de succès dans le monde.

Regarder l'esprit de l'Opus Dei par rapport au travail peut ouvrir une fenêtre sur les dilemmes du monde contemporain. La recherche sociologique, celle qui étudie les limites et les intersections entre les activités professionnelles, organisation d'une entreprise et éthique religieuse (conformément avec l'approche que Weber a donné au rapport entre l'économie et les grandes religions mondiales), montre aujourd'hui le besoin de notre société d'aller dans

cette direction pour surmonter les distorsions introduites par l'éthique protestante et de ses résultats autodestructeurs.

#### **4. Vers une nouvelle éthique du travail**

**4.1** *L'ethos* capitaliste – bourgeois, ainsi que l'*ethos* marxiste, sont aujourd'hui en profonde crise. Dans tous les sens, les bases de légitimation s'évanouissent, soit par rapport à l'organisation du travail, soit par rapport aux prémisses philosophiques, anthropologiques et culturelles de leur projet de société.

Il devient ainsi plus évident l'importance de lire la problématique du travail et d'orienter la recherche vers un nouveau cadre conceptuel. À la base d'un tel cadre conceptuel est la signification éthique du travail comme préliminaire pour sa valorisation sur le plan économique, pour sa régulation politique, pour savoir comment configurer l'organisation du travail (la répartition des tâches et des fonctions, les organigrammes, la rotation des postes, le réseau de relations, etc). L'esprit de l'Opus Dei ne fournit pas des modèles pratiques, mais seulement une boussole d'orientation et un horizon concret de sens qui peut inspirer la lecture et la pratique du travail.

Un rapport véritablement créatif avec l'activité professionnelle, avec son produit, avec ses compagnons de travail, doit être tel que ce que le sujet fait est directement finalisé aux besoins réels de ceux qui profiteront de l'objet (biens ou services) produits. Et quand il n'y a pas une telle connexion (entre le travail et les besoins effectifs significatifs pour le sujet qui le met en place) qu'il n'y a plus de travail dans le sens humain, s'il est vrai que le besoin distingue le travail du jeu, car il est vital, nécessaire, essentiel et est ressenti et participé comme tel.

**4.2** Les principales directions vers lesquelles tend l'organisation du travail post-industriel, caractérisé par des tendances empiriques vers une sortie de type organique et vital soit par l'aliénation capitaliste soit par celle marxiste, peuvent être brièvement résumées comme il suit.

**a.** La reprise de l'importance de la notion de valeur d'usage du travail, et des biens et services qu'il produit, par une redéfinition des besoins proprement humains et la configuration des relations appropriées entre eux et les fins et les modes de production économique. Donc, l'échange de travail (comme activité et comme produit) puisse devenir vraiment un "fait social total», qui est fourni d'un sens qui est à la fois social, moral, juridique, économique, utilitaire et affectif, et en tout cas dense de contenus qui dépassent le niveau purement instrumental de la prestation.

**b.** Mettre l'accent sur une organisation du travail qui prenne forme comme une activité organiquement combinée de sujets libres ayant leur vocation professionnelle spécifique. Là où l'interdépendance entre les rôles professionnels doit être effective (synergique) et non mystifiée ni par de faux égalitarismes, ni par l'idéologie de la concurrence antagoniste.

**c.** L'auto réalisation de la personne est comprise comme une expression de la subjectivité personnelle qui se déroule dans la complète intégration humaine avec les autres, entre le naturel et le surnaturel, avec la recomposition des équilibres de solidarité entre les différents domaines de la vie (famille, école, activité professionnelle, communauté local), de manière à surmonter les dilacérations qui se sont accrues dans la polarisation entre le moment privé (de la famille) et le moment public (de l'organisation politique et économique).

Dans la mesure où l'homme contemporain perçoit la fausseté des mythes du siècle des Lumières et du progrès qui ont guidé les illusions de la modernité, et redevient actuel le thème d'un rapport plus respectueux et harmonieux avec la nature, ce nouvel *ethos* devient une alternative possible. La revalorisation même du travail, comme activité éthique signifiante

peut être l'antidote contre le modèle de «croissance zéro» qui, lancé à la fin des années 60 et début des années 70, a représenté et représente encore maintenant un projet utilitaire hédoniste-(néo-malthusien) de société, qui aimerait vivre avec le minimum d'effort et le maximum de plaisir dans la consommation. Ce modèle a certainement été battu ces dernières années, mais toutefois, il reste comme une tentation permanente de fermeture (auto poïétique) de l'Occident sur soi-même.

Il est essentiel d'avertir que, si le développement authentique de l'homme est indispensable, on ne peut absolument pas renoncer à réaliser une forme d'organisation du travail dans laquelle la personne humaine soit immédiatement le sujet responsable.

Au centre de l'idée post-moderne de société civile est la valeur du travail humain bien fait, selon une *ethos* non plus de domination, mais de respect pour la nature et pour la création. Il s'agit de laisser derrière soi l'*ethos* faustien de la modernité, et de voir dans le travail l'intime penchant humaine à la sociabilité et à l'ouverture vers ces horizons ultimes de la vie qui font ressentir à l'homme le bonheur de partager l'œuvre de la création.